

ETHNO-AGRONOMIE OU AGRO-ETHNOLOGIE ? Réflexions sur une enquête dans les plantations villageoises d'hévéa de Thaïlande du Sud-Est

Pierre LE ROUX* et Jacques IVANOFF*

RESUME

Les auteurs ont cherché à identifier l'unité réelle de vie des hévéaculteurs Jawi (Malais-musulmans) impliqués en réseaux imbriqués dans des ensembles larges : l'Etat thaïlandais et la culture malaise, formant une unité à « emboîtement ». Ils ont utilisé des outils conceptuels issus de deux disciplines, ethnologie et agro-économie, essayant de les définir l'un par rapport à l'autre et de percevoir leurs différences essentielles. Une méthode d'analyse constituée empiriquement d'une fusion entre les méthodes et objectifs de ces disciplines a ainsi été élaborée sur le terrain.

MOTS-CLES

Agronomie - Ethnologie - Recherche - Méthode - Village - Hévéa - Dialogue paysan chercheur - Thaïlande.

INTRODUCTION

En amont de la recherche

La région du Sud-Est de la Thaïlande a été peu étudiée jusqu'ici. Sur près d'un siècle, nous n'avons répertorié que six enquêtes précédant la nôtre : celle d'un géologue français, Jacques DE MORGAN, vers 1884-1885, celle d'anthropologues anglais, Nelson ANNANDALE et Herbert ROBINSON vers 1901-1902, celle d'une ethnologue française, spécialiste du monde malais, Jeanne CUISINIER, en 1934-35, celle d'un anthropologue américain, Thomas M. FRASER, à la fin des années 1950, celle d'un agronome anglo-saxon, Andrew SPEIRS, dans les années 1970 et enfin celle d'un anthropologue anglais, Andrew CORNISH en 1986. Toutes ces enquêtes ne concernaient qu'accidentellement ou incomplètement la région de Patani, excepté peut-être la dernière qui, centrée sur la province de Yala, se rapportait quand même à l'ensemble du monde jawi dans ses conclusions. L'enquête dont cet article souhaite rendre compte peut être considérée à bien des égards comme un travail pionnier.

I — UNE ENQUETE

1. Objectifs de l'enquête

L'Institut de Recherche sur le Caoutchouc, département du CIRAD (Centre de Coopération Internationale en Recherche Agronomique pour le Développement), conjointement avec l'Université Prince de Songkla à Patani, a chargé deux ethnologues du CEDRASEMI (Centre de Documentation et de Recherches sur l'Asie du Sud-Est et le Monde Insulindien, EHESS) d'une enquête socio-économique sur les plantations villageoises d'hévéa *Hevea brasiliensis* de

* SERIA : Société d'études et de recherches interdisciplinaires sur l'Asie - ECASE, 22 rue d'Athènes - 75009 Paris.

Thaïlande du Sud pendant un an et demi (avril 1988-novembre 1989). Ces plantations villageoises dites «petites plantations» (1) représentent plus de 95% de la production thaïlandaise en caoutchouc naturel et sont disséminées dans une vaste région englobant les provinces de Patani, Yala, Narathiwat et Songkla en Thaïlande péninsulaire, c'est-à-dire l'ancien sultanat malais de Patani. Cette région est le fief de l'importante minorité des Jawi (ou Thaïlandais malais-musulmans) qui représentent plus de deux millions d'individus.

un diagnostic de l'espace social

L'objectif était d'effectuer un diagnostic général de l'espace social considéré (hommes, milieux, techniques, systèmes) en préliminaire à un transfert de technologie en vue d'une possible amélioration des systèmes de saignée existant et de la productivité des hévéas. L'un des principaux postulats agronomiques à la base de cette enquête après une première expertise de l'IRCA était la faible longévité d'exploitation des hévéas résultant d'une surconsommation d'écorce, conséquence d'une saignée a priori trop fréquente. Le deuxième postulat consistait en une hypothèse de faibles rendements des plantations et donc, selon les experts, de revenus faibles.

au service de l'introduction d'une innovation

Ce programme ambitieux demandait des outils affinés. M. DE LA SERVE, agronome de l'IRCA et initiateur du projet, a cru bon de faire appel à une discipline autre que l'agro-économie (jusqu'ici spécialiste de ce type d'enquête) : l'ethnologie. Entendons-nous, dans ce cadre de recherche, ce n'est pas tant l'ethnologie elle-même et ses finalités qui est sollicitée, mais plutôt la palette d'outils conceptuels dont elle dispose. Nous avons donc tenté d'établir une symbiose combinant les outils offerts par l'agronomie, plus exactement, l'agro-économie, et l'ethnologie, plus spécialement ici l'ethnographie, branche de l'ethnologie d'abord concernée par le recueil des matériaux de terrain et par la qualité de ces matériaux. Nous avons vécu pendant 20 mois un système de recherche interdisciplinaire et novateur car, habituellement, comme l'exprime clairement A. BOURGEOT (1982), les frontières entre les disciplines demeurent même si les modes font que chacun se réclame d'une interdisciplinarité rêvée mais non achevée :

«Dans la plupart des cas, chaque discipline s'additionne plus qu'elle ne s'imbrique n'autorisant pas à une réflexion commune édifiée sur une réalité connue et analysée à partir d'éléments spécifiques. [...] Les sciences sociales, quant à elles, ont servi soit de caution soit de repoussoir selon le succès ou l'échec des études. [...] Cette conception qui consiste davantage à additionner qu'à insérer, révèle une vision techniciste du développement où l'homme et la société n'interviennent qu'en tant qu'exécutant pour l'un et cadre de référence pour l'autre, non matérialisée par l'existence des rapports sociaux. [...] L'étude des techniques définies comme une composante des forces productives (les deux autres étant les moyens de production et la force de travail) est indissociable du système social dans lequel elles s'inscrivent.»

2. Les outils de l'enquête

de petits questionnaires techniques

Tout d'abord nous disposions du réseau des petits questionnaires techniques quotidiens (PTQ) suivis par deux assistants recrutés dans chaque village retenu. Ce réseau intéressait douze villages répartis sur onze cantons, dix districts et quatre provinces. Ce réseau PTQ étant destiné à suivre pendant une année entière saignées, cause des empêchements de saignée, actants, horaires, productions, ventes, revenus etc. par parcelle et par ferme dans dix exploitations de chaque village. Ce premier réseau était doublé de séries de questionnaires socio-économiques et de questionnaires agro-techniques, hévéicoles, pluviométriques couvrant une centaine d'exploitations retenues dans l'étude. Une série de questionnaires sociologiques et techniques a été proposée dans la plupart des maisonnées de deux villages, «laboratoires approfondis» de l'étude, sans compter l'étude ethnographique plus poussée menée par les ethnologues dans ces deux villages sélectionnés, ainsi que des thèmes approfondis dans certains autres villages.

ou spécialisés

L'étude se renforçait de toutes données collectées jour après jour par les enquêteurs sur quelque domaine que ce soit, suivant parfois le «fil d'Ariane» de certains thèmes reconnus comme majeurs — après étude préliminaire de l'ensemble original traité, aussi en fonction du contexte ou du temps disponible au regard de l'étendue de l'aire d'action — mais aussi les délaissant pour d'autres, surgissant au détour imprévu de l'étude.

de multiples données journalières

Les enquêtes ont été menées directement dans les langues véhiculaires, essentiellement le thaï et le jawi, sans passer par l'intermédiaire d'un interprète qui, en outre, dans cette région ne peut être qu'un obstacle et non une aide. Nous pensons que la compréhension des logiques indigènes impose d'apprendre la langue vernaculaire ; c'est la base même de l'enquête. C'est d'autant plus vrai qu'ici elle focalise les aspirations des Jawi. La plupart d'entre-eux parlent très mal le thaï mais peuvent, par obligation, communiquer avec l'ethnie dominante. A l'inverse, les thaïs, surtout les représentants du gouvernement, ne comprennent pas, dans leur immense majorité, la langue des jawi, forme dialectale du malais. Le thaï du Sud est lui même difficilement compréhensible pour les thaïs venus du nord (Bangkok notamment). Même les plus concernés par le dialogue et la

langue locale

(1) ou *smallholder* en anglais par opposition aux vastes plantations industrielles plus fréquentes en Malaisie ou en Afrique. En gros, les petites plantations villageoises ne dépassent guère une moyenne de vingt rai (un rai, mesure thaïlandaise de surface, anthropomorphe puisque basé sur une brassée de 2 m environ, correspond à un carré de 40 m de côté — en fait, 20 brassées — et équivaut à 1600 m²).

concertation avec les villageois, c'est-à-dire les officiers des offices d'agriculture (DOAE) ou du fonds d'aide à la replantation en hévéas (ORRAF) ne parlent pas jawi et sont perçus comme des étrangers par les exploitants qui se méfient d'eux. Seuls, les taukès chinois, ces intermédiaires économiques obligés, omniprésents en Asie du Sud-Est, se piquent d'apprendre le jawi, et réussissent à s'implanter durablement, nonobstant les nombreux problèmes qu'ils engendrent ou subissent par ailleurs.

C'est aussi pourquoi nous avons privilégié le séjour prolongé au sein des villages chaque fois que cela était possible malgré l'étendue du réseau d'enquête. De multiples obligations administratives et matérielles rendaient difficile l'immersion en longue durée dans un seul endroit.

La gestion d'un lourd réseau d'enquête quotidienne dispersait trop l'attention globale requise au profit d'une recherche plus technique. Dans bien des cas, nous n'avons pu ouvrir que des pistes. La technologie, le système de parenté et l'historique des dynamiques villageoises, certains aspects particuliers des formes du pouvoir et de l'acquisition de prestige, entre autres, ont été privilégiés à l'intérieur des villages. Il nous fallait absolument élargir la recherche en étudiant aussi ces espaces sociaux dans leurs réseaux extérieurs, alliances villageoises ou simplement familiales créant fronts pionniers et habitudes culturelles. Ainsi, l'étude des villages du district de Sai Buri doit prendre en considération celle de ses villages pionniers comme ceux du district de Bétong sis à plus de deux cents kilomètres issus de cette matrice et continuant à entretenir avec elle des rapports sociaux et culturels importants (notamment par le biais des parcelles de rizière que l'on possède dans le village de base et que l'on confie à des parents, et pour lesquels on abandonne l'espace d'un long moment les hévéas et le front pionnier pour retrouver le riz et les habitudes des anciens).

On comprend qu'il était matériellement impossible de suivre personnellement chaque village ni même de pouvoir contrôler objectivement la véracité ou la qualité des informations recueillies par nos enquêteurs locaux. Il fallait donc remédier à cet épineux obstacle inhérent à tout travail quantitatif statistique (en opposition avec l'une des premières règles ethnographiques : la vérification — effectuée personnellement — de l'ethnologue) par le recoupement, la longue durée, la multiplication des informateurs et des contextes d'information, pour l'octroi et l'enregistrement, toujours remis en question, toujours remodelable, d'une même information, à fin, non de compilation stérile mais de compréhension.

Pour accomplir la tâche que nous nous étions assignée, nous avons pensé que le plus simple et le plus efficace était de "perdre du temps"... En effet, la seule manière de parer à ce vice de forme nous a semblé d'axer notre approche et la sélection envisagée sur un mode qualitatif : la communication et l'information envers les villageois et plus globalement tous nos interlocuteurs. C'est d'ailleurs en cela que ce projet interdisciplinaire sort du contexte de la recherche fondamentale pour entrer dans le domaine de la science appliquée et du développement. Car les villageois demandent des comptes s'ils sont prêts à écouter et à croire. A partir de cet instant, il n'est plus question d'ethnologie mais d'outils ethnologiques puisque, outre comprendre, il faut convaincre dans des délais imposés. Ainsi, l'ensemble des origines et des objectifs du projet, sa méthode, ses outils, ses partenaires et ses laboratoires, personnes, thèmes et sites, ont-ils tous été présentés et à de nombreuses reprises à chaque locuteur responsable, motivé, demandeur ou obligé. Ce gigantesque effort de communication est le véritable outil de base dans un tel travail. D'autres noms peuvent lui être attribués : effort de décentralisation et de décroisement de l'information, responsabilisation des interlocuteurs locaux (causes premières autant que destinataires des résultats et conséquences de ce projet), motivation des villageois par la démonstration depuis l'amont jusqu'en aval de tous les mécanismes et structures du système employé s'immiscant dans leur quotidien, souvent armé d'outils conceptuels et d'une ou de logiques différentes ; confrontation de deux, voire, trois altérités culturelles et sociales, parfois traumatisante, toujours enrichissante pourvu que l'échange soit autant symétrique que dynamique et non pas figé et linéaire : du haut vers le bas, de l'expert vers le paysan, du savant vers l'ignorant ; erreur souvent commise dont les conséquences culturelles, économiques et humaines sont parfois désastreuses...

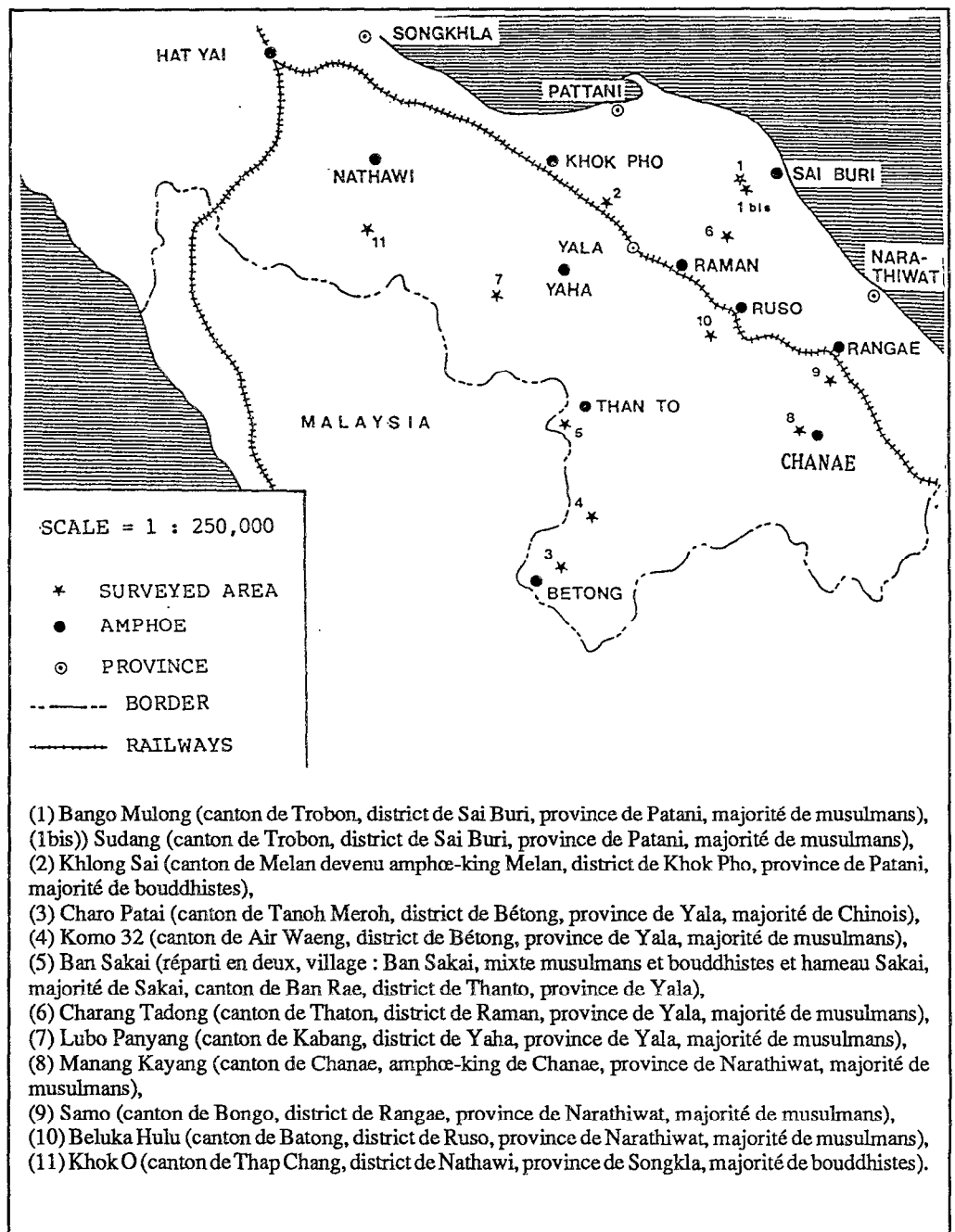
3. Le réseau villageois et les paramètres considérés

Les douze villages sélectionnés pour l'enquête (Fig. 1) l'ont été après passage aux bureaux de l'ORRAF (*Office of the Rubber Replanting Aid Fund*) et de la DOAE (*District Office of Agricultural Extension*) des provinces et districts concernés et à la suite de visites générales d'abord, plus approfondies par la suite. Les *amphoe* (districts, en thaï) et *tambon* (cantons), puis *mu ban* (villages) et planteurs ont été sélectionnés entre autres en fonction :

- du relief (plaine alluvionnaires, montagnes, vallons, plateaux...),
- de l'importance de l'hévéaculture,

- du type d'hévéaculture (matériel végétal, montagne/plat, cultures d'interligne, monoculture ou polyculture — riz, fruits..., taille des plantations, âge des arbres, type de production, etc.),
- de la distance par rapport à la mer, aux frontières, aux routes, aux voies ferrées,
- de l'enclavement (centres de vente de matériel et d'achat de la production, grandes villes, usines, difficultés d'accès...),
- de la pluviométrie,
- de la religion des populations,
- de la présence de coopératives,
- de la structure d'exploitation et du mode de faire-valoir (propriété, métayage).

Fig. 1 — Carte de localisation du site d'enquête
(Thaïlande péninsulaire, provinces de Patani, Yala, Narathiwat et Songkla)



Nous avons tenté ainsi d'établir une base d'échantillonnage prenant en compte tous ces paramètres. Les villages et les planteurs ont donc été choisis dans chaque secteur en essayant de prendre en considération :

- les cas les plus courants (c'est-à-dire à dominante musulmane dans des villages de petits exploitants),
- quelques cas extrêmes tant du point de vue humain (chez les Sakai — nomades forestiers récemment sédentarisés — dans le district de Thanto, chez les Chinois du district de Bétong pratiquant l'alternance de saignée sur deux parcelles, chez des bouddhistes vivant au milieu d'une majorité de musulmans ou du point de vue agronomique (au sein d'un même village une plantation de seedlings (2) dans une majorité de plantations en clones).

La justification de chaque choix prendrait trop de temps. Nous considérons que notre échantillon d'étude est bien représentatif de la réalité culturelle-du sud considéré, affirmation d'autant plus sereine qu'elle se situe en fin d'étude, après de nombreuses vérifications.

II — DEUX CONCEPTS

deux regards
différents

un espace social

et un système agraire

Les ethnologues se partagent en nombreuses «écoles» ; la nôtre est celle du CEDRASEMI qui assure un enseignement (3) et qui propose aussi un outil conceptuel forgé à partir des spécificités culturelles propres à la complexité du sud-est asiatique, la notion d'«espace social».

L'agronomie de son côté s'appuie sur un autre outil conceptuel, la notion de «système agraire». Or, à l'issue de l'enquête, on peut constater qu'en réalité, les deux notions se complètent et se recouvrent mais en privilégiant le regard porté sur l'objet d'étude par chacune des deux disciplines. Il s'agit donc de deux facettes d'une même réalité sociale et culturelle. Comme l'indique malicieusement A.-G. HAUDRICOURT :

«Ce qui caractérise une science, c'est avant tout le «point de vue» plutôt que l'objet. Prenons une table, elle peut être étudiée du point de vue mathématique : c'est un parallépipède aplati ; du point de vue physique : c'est un objet solide qui résiste à l'écrasement ; du point de vue chimique : c'est un composé de carbone susceptible de combustion ; du point de vue biologique : c'est un tissu de bois, formé par les anciens vaisseaux conducteurs de la sève des grands végétaux et, du point de vue des sciences humaines, c'est un objet autour duquel l'homme s'assied pour manger ou travailler. [...] Les sciences humaines ne sont ni juxtaposables, ni hiérarchisables, elles doivent concourir dans un rapport de réciprocité à l'étude d'un objet (ensemble des activités humaines) dont toutes les composantes sont solidaires.» (A.-G. HAUDRICOURT et P. DIBIE, 1987).

qui gagnent à rester
ouverts

Ces deux systèmes ne devraient théoriquement pas être réducteurs au risque de rendre une réalité tronquée. Ils gagnent à rester ouverts voire englobants sinon perméables à l'intrusion d'outils et démarches d'une autre discipline, pour un synchronisme au service de la recherche et non comme monstruosité hybride issue d'elle.

(2) On distingue en gros deux sortes d'hévea dans cette région : tout d'abord, les *seedlings* (*pŪhŪl negerī* en jawi) plants issus de grenaisons et donc assimilés à des essences locales. Ces arbres sont hauts et larges de fût, rustiques et la saignée en est peu aisée : il faut procéder simultanément à un grand nombre d'encoches. Ces *seedlings* sont remplacés peu à peu par les *clones*, (*pŪhŪl kawin*) arbres greffés après sélections et qui admettent aujourd'hui dans la région étudiée un grand nombre de variétés nommées RRIM 600, la plus courante (RRIM pour *Rubber Research Institute of Malaysia*), RRIM 605, RRIM 623..., PR 5/51, PB 235, GT 1, etc. Ces clones donnent des arbres presque identiques, beaucoup moins hauts que les *seedlings* et nantis d'un renflement à la base du tronc, sorte de «pied d'éléphant» dû à la greffe. Les clones sont des arbres «taylorisés» par les grandes plantations pour une rentabilité accrue. La Thaïlande par le biais de l'ORRAF (*Office of the Rubber Replanting Aid Fund*) subventionne entièrement la replantation en clones de surfaces plantées en *seedlings*, considérés — parfois à tort — comme moins bons producteurs.

(3) Cet enseignement s'appuie sur :

• A.G. HAUDRICOURT : Transdisciplinarité (1972, problème de phonologie diachronique ; 1987, La Technologie, sciences humaines. L. HEDIN 1943-87, l'homme et les plantes cultivées et M.J.B. DELAMARRE, 1955-86, l'homme et la charrue à travers le monde).

• L. BERNOT : Technologie gestuelle et souci de détail (Les paysans arakanais du Pakistan oriental).

• J. DOURNE : Usages des langues et longue durée sur le terrain (coordonnées, structures joies familiales et sociales (1872) et bois-bambou, aspect végétal de l'univers, mai (1989).

• G. CONDOMINAS : Théorie des bois, niveaux de recherche : les faits bruts, l'analyse théorique, l'ethnologie et la théorie indigène, 1957.

D'après G. GONDIMINAS (1977), l'espace social est «l'espace déterminé par l'ensemble des systèmes de relations caractéristiques d'un groupe donné» envisagé de manière dynamique et induisant une notion temporelle (l'espace est au sens propre à quatre dimensions, incluant l'axe temporel). Ce concept se base en grande partie sur l'idée maussienne de «fait social total» :

«Dans ces phénomènes sociaux "totaux" comme nous nous proposons de les appeler, s'expriment à la fois et d'un coup toutes sortes d'institutions : religieuses, juridiques et morales - et celles-ci politiques et familiales en même temps ; économiques - et celles-ci supposent des formes particulières de la production et de la consommation, ou plutôt de la prestation et de la distribution ; sans compter les phénomènes esthétiques auxquels aboutissent ces faits et les phénomènes morphologiques que manifestent ces institutions» (M. MAUSS, 1950).

Il s'agit de l'unité réelle où se réalise la vie quotidienne. Dans certains cas, c'est un état, dans d'autres une ethnie, ou encore, au sein d'une même nation, d'une même religion, d'une même ethnie, d'une même culture (linguistique, matérielle, rituelle) l'espace social peut être simplement un groupe de villages, un village ou un hameau, parfois simplement un clan, une lignée, un réseau au sein d'un village ou d'un groupe de village sans inclure ces villages.

Enfin, l'espace social peut se réaliser en une variante combinatoire de tous ces paramètres, réalisant ainsi un espace social incluant ou réunissant d'autres espaces sociaux ou partie d'entre eux. L'espace social inclut les structures basiques d'un groupe humain (religion, administration, structure de pouvoir, parenté, culture matérielle, langue, etc.) mais aussi l'écosystème (rapports entre biocénose et biotope, incluant les humains) et tout le système économique et agronomique. En ce sens, l'espace social englobe le système agraire. Au lieu de dénier une valeur d'analyse à ce dernier, il faut le considérer comme un instrument performant permettant des réponses solides face à une situation culturelle donnée, parfois et bien souvent primordiale au regard de toutes autres structures de la société visée, notamment dans les pays de l'aire tropico-équatoriale. Mais, encore une fois, tout et autant que les interactions et connexions avec les autres structures sociales soient considérées dans le même temps et globalement. Inversement, un espace social tronqué de son système agraire ne donne guère à comprendre.

Le système agraire tel que défini par M. MAZOYER (1987) est : «un mode d'exploitation du milieu historiquement constitué et durable, un système de forces de production, un système technique adapté aux conditions bioclimatiques d'un espace donné et répondant aux conditions et besoins sociaux du moment».

Pour B. VISSAC (cité par le précédent), le système agraire est : «L'expression spatiale de l'association des productions et des techniques mises en œuvre par une société en vue de satisfaire ses besoins. Exprime en particulier l'interaction entre un système bio-écologique représenté par le milieu naturel et un système socio-culturel, à travers des pratiques issues notamment de l'acquis technique».

Quant au système, d'après L. BEDU et al. (1987), c'est «un ensemble d'éléments liés entre eux par des relations lui conférant une certaine organisation pour remplir certaines fonctions». Mais il se trouve que cette définition correspond à l'une seulement des définitions proposées par le Petit Robert,

qui indique bien dans le cadre d'un «ensemble possédant une structure» que le système peut être un «ensemble structuré d'éléments naturels de même espèce ou de même fonction» mais précise qu'un système est aussi un «appareil formé par une réunion d'éléments analogues constituant un ensemble cohérent [...] un ensemble structuré de choses abstraites» et surtout qu'un système est aussi «un ensemble organisé d'éléments intellectuels. [...] Un ensemble d'idées, logiquement solidaires, considérées dans leurs relations. [...]»... Réduire la définition d'un système à une acception fonctionnaliste du concept serait appauvrissant.

P. JOUVE (1988) propose encore cette définition : «Un système agraire correspond aux modes d'exploitation agricole d'un espace donné par une société résultant de la combinaison de facteurs naturels, socio-culturels, économiques et techniques».

Pour le même auteur (cité par L. BEDU et al., 1987), le système de production, sous-ensemble constitutif du système agraire peut se définir comme :

«un ensemble structuré de moyens de production (force de travail, terre, équipement,...) combinés entre eux pour assurer une production végétale et/ou animale en vue de satisfaire les objectifs des responsables de la production».

L'ouvrage collectif de L. BEDU insiste en affirmant que, s'il retient la définition de M. MAZOYER, «un système de production est d'abord un mode d'exploitation du milieu, un système de forces de production [...] et qu'un système agraire n'est pas plaqué sur le milieu rural. Il représente la manière dont les paysans exploitent le milieu pour atteindre les objectifs qu'ils se sont fixés». Et l'ouvrage ajoute qu'«un système agraire est fondamentalement un produit social». Il est précisé qu'un système agraire n'est pas figé mais évolue en permanence, que les limites d'un système agraire peuvent se définir par la capacité des acteurs à agir sur les éléments ou variables constitutifs de ce système. Dans une communication datant de 1985, P. JOUVE précise que «la mise en correspondance des systèmes de culture et des unités de paysage (unités pédomorphologiques) constitue un moyen privilégié de description des systèmes agraires» Un système de culture étant, selon sa définition (L. BEDU et al.) un ensemble de parcelles cultivées de façon homogène et en particulier soumises à la même succession culturale.

Un autre document, de J. P. DEFFONTAINES et M. PETIT (1985) — mais, à sa décharge, il concerne d'abord les terroirs de France métropolitaine — rapporte les concepts d'étude agraire d'une région donnée à la notion de «région-enveloppe» où la région est considérée comme un espace géographique continu et délimité.

On remarque au moins une différence significative entre les deux concepts d'espace social et de système agraire : la recherche de l'espace social implique celle de l'unité spatiale ou géographique signifiante. Celle-ci peut-être simple ou complexe mais l'enquêteur ne la connaît pas à l'avance. De toutes façons, cette unité ne correspond presque jamais à un modèle prédéterminé ; sa définition émerge de l'objet social étudié. Christian PELRAS ajoute (1977) à propos de l'espace social assigné à une simple projection spatiale :

«Au lieu de définir d'abord ces limites, il faut au contraire, me semble-t-il, partir d'un centre connu pour aller vers une périphérie à reconnaître, passant ainsi d'un espace conçu comme continu et simple à un espace en réseaux».

La grille du système agraire et de ses sous-ensembles, relevée dans l'ouvrage de PILLOT (1987) par exemple, va à l'encontre de ce qui est dit dans l'ouvrage de L. BEDU (1987) :

«Il ne faut pas confondre les limites d'un système agraire ainsi défini et les limites géographiques qui correspondent à l'aire d'extension de ce système [...]. Il n'y a aucune adéquation ni correspondance entre ces délimitations»

Telle qu'elle se présente, elle postule pourtant des formes préconçues : la région, la petite région, le terroir ou le pays, ou encore le village. Dans bien des cas, ce canevas ne peut être opératoire. Par exemple, si l'unité est complexe, constituée, comme c'est le cas pour cette enquête, non pas d'une région, mais de parties — physiques et sociales — de plusieurs régions, en réseaux débordant sur d'autres unités plus larges elles-mêmes formées de réseaux et de systèmes d'origine fondamentalement différentes, à emboîtement (4) (espace social large de l'état thaïlandais, espace social large de la société rurale malaise, espace social des taukès chinois dominant les circuits économiques locaux reliés entre eux, tout ou partie, par réseaux spécifiques s'interpénétrant...), il devient caduc de faire correspondre cette unité avec une quelconque région géographique.

Il semble plus difficile d'inclure la société considérée dans une structure préfixée et d'entreprendre une typologie avec l'objectif

de rendre compte aussi fidèlement que possible de la réalité sociale et technique. Dans la langue française, l'«espace» n'est pas simplement une notion géographique ; aussi n'est-il pas nécessaire de les confondre.

Enfin, les publications citées montrent à leur lecture que, si l'acception théorique du système agraire et de ses sous-composants est pour certains auteurs dynamique, englobante et nullement préfixée, s'appuyant juste sur un cadre de démonstration (telle cette grille de correspondance concept/ espace y relatif que l'on retrouve dans chacune), elle finit quand même, dans l'esprit de la plupart des auteurs par se mélanger à cette grille qui l'y enferme malgré les précautions oratoires. En d'autres termes, si chacun reconnaît le bien-fondé de l'aspect social du concept, ensemble de relations entre l'homme, son milieu et sa technologie, si certains se récrient haut et fort de l'affirmer à une simple enveloppe géographique compacte, tous pourtant l'y circonscrivent et semblent oublier la relation sociale, laquelle si l'on en parle beaucoup apparaît fort peu dans les faits, à l'image du "loup".

L'analyse de P. JOUVE (1988) est concluante :

«en élargissant leur champ d'investigation, les agronomes vont devoir intégrer [...] des déterminants ethno-sociologiques qui leur étaient peu familiers jusqu'ici, mais qui sont pourtant essentiels à la compréhension des pratiques paysannes».

une observation objective

L'agronomie, telle que nous l'avons perçue dans la bibliographie et telle que nous l'avons vue appliquée sur le terrain, propose de cerner le système agraire et les systèmes qu'il sous-entend, à partir surtout d'une observation objective mais si possible neutre.

L'agronome semble entreprendre tout d'abord une reconnaissance visuelle, puis, ayant relevé certains traits lui paraissant caractéristiques, il procède à un découpage en régions, en zones ou en thèmes, de manière à proposer une typologie minimale des exploitations et systèmes observés sur un mode opératoire. Ce découpage sera étayé ou controuvé ensuite d'informations issues de l'enquête et d'entretiens avec les exploitants.

méthodologique et formalisée

En schématisant, on peut dire que l'enquête se bâtit de l'extérieur : l'enquêteur observe et analyse à partir de son savoir d'agronome et d'outils méthodologiques qui lui sont propres. Il reconstruit ou tente de le faire un modèle qui, s'il doit rendre compte de la réalité locale, s'inscrit dans une grille conceptuelle préexistante.

une observation «de dedans»

L'ethnologie, au contraire, axe son approche première sur l'abandon de tout présupposé conceptuel, et sur une analyse de «l'intérieur».

Il s'agit d'écouter l'actant villageois dans la grille d'analyse qui lui est propre, selon ses propres critères, et de tenter de faire ressortir le système tel qu'il est vécu par le villageois, même s'il ne correspond à aucun schème connu. Ainsi, par exemple, des plants d'ananas vieilliss, plantés en interlignes dans une plantation d'hévéas, peuvent être un reliquat culturel mais ils sont d'abord ce que les villageois en disent.

Ensuite, seulement, vient le stade de l'analyse externe, en essayant de suivre la théorie des trois niveaux, de manière à disposer du fait brut et du niveau d'analyse de l'enquêteur (qui va rejoindre une partie au moins de celle de l'agronome) mais aussi, du niveau de la théorie indigène.

une ethno-agronomie

Quand cette technique est appliquée dans un contexte de recherche agronomique, comme c'était le cas pour notre enquête, elle mérite, c'est une proposition, l'appellation d'«ethno-agronomie». Précisons que nous ne prétendons pas substituer l'ethno-agronomie à l'agro-économie, qu'une enquête ethnographique classique n'apporte sans doute pas de réponse suffisante à un agronome. Mais l'enquête qui motive cet article combinait les deux disciplines : agronomes et ethnologues étaient présents sur le même terrain simultanément. C'est bien dans ce cadre particulier que nous parlons d'ethno-agronomie et non dans le cadre d'une ethnographie classique.

Le préfixe «ethno», comme pour l'ethno-botanique, l'ethno-zoologie, l'ethno-technologie ou l'ethno-histoire signifie que loin de porter le regard de telle discipline sur un groupe social restreint, voire archaïque (sur un plan matériel) et donc d'entreprendre une étude botanique, agronomique,

(4) Sur les systèmes d'autorité à emboîtement G. Condominas, 1978, 1976 et 1977. Dans ce dernier article, l'auteur démontre que l'espace social du paysan lao (ou même thaï) est emboîté et élargi, à la manière de celui des Jawi.

mettre en regard la vision indigène et celle du chercheur

ou autre, restreinte et circonscrite à un petit domaine, on entreprend au contraire de faire ressortir d'abord la vision indigène proprement dite, les classifications autochtones, les taxinomies locales, toujours différentes des nôtres, pas moins opératoires dans leur fonctionnement, et l'on place ensuite seulement cette analyse indigène au regard de la nôtre. En fait, que l'on parle d'ethno-agronomie, d'ethno-botanique ou d'ethno-zoologie, il s'agit dans tous les cas, et plus justement, d'une démarche d'ethnoscience (l'ethnoscience n'étant pas le privilège des ethnologues...) :

«Le terme d'ethnoscience est employé commodément pour embrasser l'ensemble des connaissances qu'une population a de son milieu naturel, interne et externe, animé et inanimé. les ethnosciences comprendront donc aussi bien la perception du corps humain, de ses fonctionnement et dysfonctionnement (anatomie, physiologie, ethnomédecine) et des moyens d'y porter remède (ethnopharmacologie, ethnothérapie), que la perception de l'environnement animal et végétal (ethnozooologie, ethnobotanique), ainsi que la nature inanimée (ethnominéralogie, ethnoastronomie, ethnométéorologie...). [...] Une autre optique de ce type d'étude consiste à rapprocher et confronter la vision du monde naturel que le groupe étudié a élaborée de celle que la science occidentale s'est forgée,

convergences et divergences du modèle universel aux particularités du groupe faisant mieux apparaître les spécificités.

D'autre part, l'ethnoscience a également pour objectif de déterminer les influences et les contraintes que le milieu exerce sur la société et inversement les types d'exploitation et les répercussions de son implantation et de son action sur son environnement. [...] la société formant un système total, tout le groupe social s'exprime dans une étude exhaustive, quel que soit l'aspect par lequel on l'aborde, donc aussi bien par les relations avec les autres vivants, plantes et animaux, par exemple, que par les relations interhumaines.» (A.-G. HAUDRICOURT, in S. BAHUCHET, 1985)

L'ethno-discipline est une entreprise difficile en ce sens qu'elle impose par la longue durée et l'usage de la (ou des) langue(s) véhiculaire(s), la connaissance de critères étrangers à notre propre culture, mais pas forcément moins efficaces.

«En présentant l'espace social comme l'espace déterminé par l'ensemble de systèmes de relation, caractéristiques d'un groupe donné, nous voulions ramasser en une formule concise la définition d'un outil conceptuel qui permette d'indiquer, dans la mesure du possible, les limites de circulation et d'action du groupe, tout en tenant compte de sa conception et de son mode d'organisation de l'espace». G. GONDOMINAS (1977).

ces deux concepts permettent une perception du «système de relations paysannes»

En dépit de ces différences, on voit pourtant aussi les corrélations explicites entre les deux concepts. Et, dans notre aire d'enquête, nous (équipe formée d'ethnologues et d'agronomes au service d'une recherche agronomique pour le développement) avons usé de ces deux instruments, à la fois comme outils et comme objectifs à définir, pour y chercher la réalité sociale, incluant le domaine culturel (il n'y a de plante cultivée que s'il y a cultivateur). La synthèse de cette recherche pourrait se nommer perception de l'espace social ou du système agraire. Nous la nommons ici perception du "système de relations paysans"... La raison en est due au grand nombre de réseaux tissant une véritable trame dans le triangle formé par ces provinces du sud.

III — LE SYSTEME DE RELATIONS DES HEVEACULTEURS JAWI

un espace social très vaste et complexe

L'espace social d'un planteur villageois de notre région d'enquête, son espace de vie quotidienne, n'est pas l'ethnie malaise, ni l'ethnie siamoise, ni l'espace politique et économique thaïlandais (ou pas seulement dans la mesure où ces ensembles n'y ont qu'une influence limitée). C'est un espace géographiquement complexe et même composite (à l'opposé d'un espace uni comme une province ou un canton), restreint (par rapport aux grands ensembles des Etats malais ou thaïlandais) et synchrétique (à la réunion de ces ensembles, avec interférences extérieures : commerçants chinois, transnationalisme de l'islam) ; il est imbriqué dans un système de réseaux sociaux tissant l'ensemble formé par les provinces de Patani, Yala et Narathiwat en un bloc homogène sur le plan social (mais débordant cette région pour englober la société Jawi de Bangkok et surtout des provinces limitrophes), de tradition et de langue malaises (mais qui ont développé leurs propres particularités) et de confession musulmane (même pour un bouddhiste siamois ou chinois qui évolue au sein d'une telle population, majoritaire dans cette région de Thaïlande).

mais matérialisé par l'autorité administrative ou religieuse

Cet espace social se concrétise quotidiennement à partir du *tambon* (5) (canton) et du village, sous l'autorité strictement délimitée des *Kam Nan* («shériffs de canton» élus) et de leurs adjoints (6) mais, dans le même temps, au sein de la paroisse sous l'autorité de l'imam et de ses adjoints, le *kotep* et le *bila*. Dans certains villages, les autorités religieuses (autorité morale) élues, sont plus importantes que les autorités civiles (autorité souvent perçue comme coercitive) telles que le maire

(5) Non pas comme découpage administratif de l'espace social large de l'Etat thaïlandais, mais parce qu'à l'intérieur de canton se retrouvent les centres de décision et les réseaux économiques. Les alliances familiales et culturelles intervillageoises dépassent souvent le cadre du district.

(6) Mais aussi des anciens et à l'écoute des autres pouvoirs ou centres de décision internes au village : assemblée des *kamakan* ou «conseillers des conseils de Mosquée», «pouvoirs savants», *guru*, instituteurs ou enseignants du coran, lettrés, sous l'influence des plus riches familles, et enfin, selon la situation locale du canton (banditisme, guérilla...).

élu (*Phu Jaj Ban*) ou le shériff. Dans d'autres cas, les anciens maires élus à vie et atteints par la limite d'âge (60 ans) sont élus imam par les villageois qui veulent les remercier et les honorer pour leur rôle passé. Cela permet ainsi au village de conserver un pôle d'autorité incontestable surtout en cas de mésentente avec un nouveau maire ou un «shériff» ne faisant pas l'unanimité. Le modèle est un village dirigé harmonieusement par son maire et son imam marchant main dans la main, l'un s'occupant des relations extérieures (directives gouvernementales par exemple), l'autre des relations intérieures (successions, mariages, conflits familiaux, décès). Dans tous les cas pour un enquêteur extérieur, chacun des centres de décision doit être consulté, à un moment ou à un autre. Nier tout rôle au conseil de mosquée par exemple et s'appuyer uniquement sur les autorisations administratives est vouer l'entreprise — recherche ou développement — à l'échec. Mais cet espace social villageois est à percevoir aussi au milieu de réseaux diffus mais puissants qui "enchevêtrent" l'habitant dans un ensemble élargi de relations et surtout d'obligations autant matérielles que sociales : mariages et dot, endettements avec des parents, des amis, des coopératives, des *taukè* (commerçants-entrepreneurs souvent chinois) de même religion ou de religion différente, et se traduisant le plus souvent par des dépenses ostentatoires génératrices de prestige social et donc obligatoires ou quasi-obligatoires.

dont les responsables se partagent le pouvoir

La principale ressource de l'habitant est l'exploitation de l'hévéa, surtout en ce qui concerne l'obtention de revenus monétaires, mais elle est complétée d'un ensemble de protections économiques ou de possibilités issues de ces réseaux sociaux complexes (un village pionnier uniquement hévéicole est ainsi très souvent lié à un village rizicole, base d'émigration géographiquement éloignée, par des interdépendances économiques et matrimoniales). Elle est aussi réduite par de nombreuses obligations, le plus souvent sociales (devoirs d'une famille envers ses alliés qui se traduit sur le plan budgétaire par de grosses dépenses ; ou encore obligation pour un planteur de sacrifier son éventuel capital à la préparation d'une cérémonie onéreuse, proportionnellement au statut social et à la richesse, comme l'entrée dans l'islam de son fils...). De même, un planteur d'hévéa n'existe pour ainsi dire pas sans son *taukè*. Soit à cause du monopole de ce dernier sur le système d'achat des produits récoltés, sur son contrôle des prix ou encore, et c'est le plus important, à cause de l'endettement contracté que le *taukè* gère à son avantage.

l'hévéa première ressource

La plantation d'hévéa — culture pérenne non comestible et récente — est considérée un peu comme une sorte de «tirelire végétale». «Qu'importe l'arbre pourvu qu'on ait la richesse». A l'opposé le riz est une plante que l'on respecte physiquement et à qui on reconnaît une âme.

Il faut souligner aussi qu'en Thaïlande du Sud, le planteur d'hévéa n'existe pas, du moins pas en tant qu'unité économique. Plus exactement, s'arrêter à parler de petit planteur, de simple ferme voire d'une seule famille même étendue n'a guère de sens. Il faut considérer non pas seulement une ferme, exploitation d'un «petit planteur», non pas une exploitation mais surtout l'ensemble complexe dans lequel elle se situe sur le plan social, c'est à dire la position et le statut politique, religieux, coutumier de son propriétaire, de son exploitant, leur relation avec la famille (ascendants, descendants, germains, alliés), avec le *taukè*, la situation économique du village et la situation politique locale (banditisme, présence d'une guérilla communiste, autonomiste et indépendantiste). En effet, chacun de ces éléments a une forte répercussion économique sur l'attitude du maître de maison en tant que planteur d'hévéa. L'expression «petit planteur» ne nous paraît pas pertinente, ne reflétant pas la réalité, car le soi-disant «petit planteur» peut s'avérer aussi riche ou plus riche que le «grand planteur». Il n'est pas faux de qualifier ainsi ces hévéaculteurs thaïlandais mais il est faux d'en faire un concept d'analyse. On peut parler de petit planteur collectivement mais pas individuellement ou avec de grandes précautions. Le «petit planteur» n'est rien d'autre qu'un élément asémantique d'un ensemble expressif plus vaste, dont nous venons de donner rapidement les grands traits. C'est un *a priori* typologique faussant les enquêtes et les analyses qui en découlent.

le planteur n'existe pas

mais est un élément d'un tissu complexe de relations économiques et sociales

Il en va de même pour les habitants considérés dans leur ensemble car, comme le souligne M. BRUNEAU (1987) à propos de la région de Patani :

«Ni l'analyse à l'échelle locale ni celle à l'échelle nationale ne permettent de bien comprendre la vigueur de la résistance à l'intégration d'une minorité qui par ailleurs fait partie d'un ensemble géopolitique beaucoup plus vaste à l'échelle internationale, l'islam. Un état de taille moyenne comme la Thaïlande a de très grandes difficultés à intégrer sans lui reconnaître véritablement sa spécificité une frange d'un ensemble culturel (le monde malais) et religieux (l'islam) beaucoup plus vaste et puissant.»

Dans la plupart des cas, la plantation de l'épouse du planteur n'est pas comptabilisée et en outre cette sélection ne tient compte ni des propriétaires ayant engagé leur plantation ou la production

de celle-ci, ni les exploitants non-proprétaires ou métayers. Si l'on additionne les plantations de l'époux à celle de l'épouse (et des éventuelles autres épouses qui ne peuvent pas être officiellement déclarées), si l'on y ajoute l'usufruit ou l'accès aux plantations, vergers, rizières de parents ou d'alliés, le "propriétaire d'une plantation de 12 rai" devient chimérique. Si ce propriétaire a engagé sa production ou sa terre contre prêt d'argent (ce qui est très courant), il n'est plus qu'un propriétaire factice qui devient parfois métayer de sa propre terre. Il se désintéresse de toutes façons de la bonne gestion du capital-arbre.

La complexité de cet espace social du sud de la Thaïlande peut être abordée de différentes manières :

des facettes complémentaires et évolutives d'une même réalité

- à partir du sujet d'étude : musulmans ou bouddhistes, propriétaires ou employés, seigneurs/producteurs ou taukès/commerçants,
- à partir d'un thème : agriculture, prestige social, système de parenté et d'alliance...,
- à partir d'un moyen d'investigation : sciences sociales, agronomie, espace social, système agraire,
- à partir d'un mode : qualitatif ou quantitatif,
- à partir d'un axe temporel : passé, présent, synchronie ou diachronie.

Mais toutes se rejoignent pour rendre une même réalité culturelle et humaine. Pour ce faire, la panoplie la plus diverse d'instruments de travail n'est nullement superflue et la tâche jamais terminée, car, espace dynamique, il se transforme dans le même temps qu'on l'étudie.

Ethnologie et développement.

priorité au dialogue

De par leurs différences, l'alliance de deux disciplines a nécessité, dans le cadre de notre enquête, une adaptation et a pris beaucoup de temps (palabres avec les conseils de mosquée, discours avec les villageois incrédules voir méfiants à propos de développement...). C'est une situation de dialogue donc, plus que de stricte observation, position charnière entre le terreau social des communautés étudiées, leurs traditions et aspirations et les *desirata* d'une science soucieuse de l'adaptation de ces mêmes communautés aux contraintes modernes. Il est assez difficile de faire comprendre que nous ne sommes pas des agents de l'état ou des responsables agricoles mais de simples enquêteurs désireux d'une compréhension minimale et prêts à entendre les fermiers, non seulement dans leurs discours explicatifs et techniques mais aussi dans leurs questions et aspirations futures au regard de tout possible projet de développement.

l'ethnologie est une science du global

L'ethnologue doit être en porte à faux avec sa propre société pour ne pas apparaître comme un agent perturbateur, à l'écoute de réponses les plus naturelles possible. L'appréhension du fait humain passe par une série d'observations qui ne rejette aucune méthode, statistique, démographique, physique, botanique, linguistique, historique... L'ethnologie est la « science du global » en ce sens qu'elle tend à étudier une société humaine exhaustivement. Cependant, cet objectif n'est généralement accessible que dans l'étude de sociétés restreintes en nombre et en superficie. La différence fondamentale entre l'agronomie en situation de « Recherche-Développement » et l'ethnologie est que la première veut comprendre et agir ponctuellement sur un système (l'amélioration de la productivité hévéicole par exemple) alors que la seconde veut seulement comprendre les mécanismes de la société étudiée de manière globale et détaillée (l'hévéaculture n'en étant qu'un aspect). La première induit une application de ses recherches et l'autre une description la moins traumatisante possible. Cette différence s'exprime en terme de dichotomie recherche fondamentale-recherche appliquée. L'ethnologie, ou plutôt les instruments de l'ethnologie appliqués à ce type de recherche renvoie à une situation "coloniale" pour l'ethnologue où en tout cas à son principe car, engagé dans un processus de développement dont les partenaires, y compris les paysans, sont mis au courant dès le départ, celui-ci n'est plus perçu comme un « déclassé » inspirant rapidement la curiosité, l'intérêt et la confiance. Il ne s'agit pas de qualifier l'agronomie de "coloniale" mais de voir que l'enquêteur, s'il agit sur la société, n'étant plus un personnage neutre, voit ses données récoltées sensiblement modifiées.

compatible avec l'agronomie en recherche-développement

En théorie, la recherche-développement et l'ethnologie devrait faire bon ménage :

«La recherche-développement peut se définir comme l'expérimentation en vraie grandeur et en concertation étroite avec les agriculteurs de l'amélioration de leurs systèmes de production. Elle vise à modifier les processus de création et de transfert d'innovations en instituant des relations réciproques entre chercheurs, agriculteurs et agents de développement. Par ailleurs, innovations techniques et innovations sociales sont considérées comme deux aspects complémentaires et indissociables des processus de transformations agricoles» (P. JOUVE et M. R. MERCOIRET, 1987).

Qui ne pourrait être d'accord sur la nécessité d'un diagnostic social et économique, préliminaire à tout effort d'intervention ? Cependant, la collaboration s'effectue aussi par l'intermédiaire de tiers,

s'adapter aux réalités
du terrain.

en l'occurrence les institutions du pays concerné et les villageois, ce qui ne facilite ni la communication, ni l'élaboration de la technique d'enquête, qui devrait en réalité être effective dès le début. Comment peut-on espérer agir dans tel endroit si l'on ne connaît pas les causes des réticences du groupe ? Pourquoi, par exemple, les coopératives agricoles sont-elles vouées à l'échec ici alors qu'elles arrivent à prendre racine plus loin ? La vie d'un village ne se conçoit pas comme un tout indifférenciable et statique. Un village est une matière organique avec ses exigences et ses contradictions, avec un nombre d'invariants culturels (la religion par exemple) mais avec un nombre de choix locaux dépendants de causes exogènes (la proximité des marchés par exemple) ou endogènes (présence d'une résistance politique qui refuse «l'œil de Moscou» que sont les coopératives gouvernementales par exemple). Ce ne sont pas forcément des causes bioclimatiques, techno-économiques, culturelles... qui déterminent la configuration d'un système dont l'homogénéité est toujours douteuse.

en prenant en compte
les «habitudes» et les
situations extrêmes

Dans un village Jawi, toute entité de pouvoir dépassant le cadre du village est mal toléré ; ainsi c'est le cas des coopératives ou «banques» du riz n'émanant pas du village qui peuvent être perçues comme coercitives. Par contre, les entraides locales, bâties sur des liens de voisinage, d'amitié, de parenté, et constituant des groupes plus ou moins formels de dix à vingt personnes, fonctionnent parfaitement. L'entraide pour le désherbage, pour l'achat du riz, pour l'élaboration de systèmes de tontines, pour la constitution de coopératives privées... sont des systèmes rôdés et admis depuis longtemps. Enfin il ne faut pas oublier que ce qui peut paraître quantitativement négligeable n'est pas dénué d'intérêt. Les situations extrêmes expriment les potentialités d'un système et doivent être à ce titre considérées comme importantes.

P. JOUVE et M. R. MERCOIRET, 1987 précisent :

«En conséquence, les stratégies de développement ainsi que les modalités d'organisation des producteurs vont être objets d'étude au même titre que le fonctionnement ou l'amélioration des systèmes de production. En d'autres termes, on considère que l'innovation technique et l'innovation sociale sont deux aspects complémentaires et indissociables d'un même processus de changement et qu'en conséquence ils doivent également retenir l'attention»

communiquer avec
les paysans : c'est
pour pénétrer dans
les mécanismes

Là encore, nous ne pouvons qu'être d'accord mais il est plus difficile de l'appliquer à la réalité du terrain, chacun voulant tirer la couverture à soi et étant persuadé du bien-fondé de ses évangiles. En fin de compte pour régler ce débat entre les activités et collaborations des deux sciences il suffit de se poser la question du but ultime de tout cela. Ce sont bien les paysans qui, en dernier ressort, plaideront en faveur de telle ou telle intervention. C'est à eux qu'il faut s'adresser, vers eux que le message doit passer. Si chacun d'entre nous possédait ce désir véritable de communiquer avec les paysans il n'y aurait en fait aucun problème, les querelles de chapelle n'ayant pour eux aucun intérêt. On ne peut vouloir un diagnostic social en ne saisissant pas les mécanismes qui régissent les relations des paysans entre eux et des paysans à leur environnement, tout en affirmant le prendre en compte. Il ne s'agit pas de «tricoter des typologies» mais bien de pénétrer au cœur des mécanismes. On ne peut pas arbitrairement occulter tel champ d'étude quand bien même il se situe aux antipodes de la problématique retenue, comme l'étude de la fabrication du kriss, cette arme mystique, par rapport à la saignée de l'hévéa, mais qui pourtant permet de comprendre certains tenants du système conditionnant les saignées journalières car quelque soit le fait étudié, il amène inévitablement vers tout le reste. Ainsi, la saignée de l'hévéa peut être un «fil d'Ariane» nous menant au cœur de la société pour comprendre... la saignée de l'hévéa justement ; mais ce n'est ni le seul moyen ni le plus rapide forcément. Que l'on privilégie la technologie, la parenté, la religion, le pouvoir... ce sont tous les faits sociaux qui seront passés en revue. A propos d'un autre espace social, restreint celui-là, chez les Mnong Gar du Vietnam, G. CONDOMINAS (1989) précise :

«Dans un tel espace social, l'économie est difficilement isolable du social qui forment un tout compact. Il faut atteindre un élargissement important de l'espace pour rencontrer une certaine spécialisation [...]».

A propos d'ethnologie

De l'étude d'un groupe nomade reculé et dispersé dans les forêts, à l'étude d'un groupe homogène, fort, solidaire, uni par la religion et la langue (c'est le cas pour notre enquête), et comme le dit M. MAUSS (1947) :

«La science ethnologique a pour fin l'observation des sociétés, pour but la connaissance des faits sociaux. Elle enregistre ces faits, au besoin en établit la statistique et publie des documents qui offrent le maximum de certitude. L'ethnologue doit avoir le souci d'être exact, complet ; il doit avoir le sens des faits et des rapports entre eux, le sens des proportions et des articulations.»

remonter le temps à partir des empreintes actuelles

et établir les relations à partir des règles et coutumes observées

Un groupe humain est un ensemble de relations entre ses membres, entre ceux-ci et l'environnement, dans une perspective diachronique. Les liens des éléments constitutifs d'un groupe social sont souvent difficilement discernables et peuvent se rattacher à des habitudes ancrées si profondément que les intéressés eux-mêmes en ont perdu le sens. Les mécanismes du fonctionnement social se dégagent non pas d'un entretien directif mais de tout un agrégat de discours, d'enquêtes et d'observations. Nous citerons ici l'exemple des kriss (couteau à lame cursive spécifique du monde malais). La présence même de « magie » peut être une motivation « productive ». Les Jawi croient que le damasquinage d'un kriss forgé à main nue est d'une efficacité magique redoutable. N'importe qui ne peut détenir une telle arme. Si on trouve ce kriss, on peut savoir quelle personne est influente dans l'ombre, on peut remonter le fil de l'histoire de la famille puisque les kriss se transmettent de génération en génération selon des règles bien précises. Ainsi une information apparemment anecdotique peut-elle permettre de comprendre les relations de pouvoir, les origines des familles souches, c'est-à-dire une bonne part de l'histoire du village qui, peu à peu, se réveille dans les consciences, offrant une perspective diachronique des faits culturels.

Comme l'écrit R. FOX (1966), « la parenté est à l'anthropologie ce que la logique est à la philosophie et l'étude du nu aux arts plastiques : la discipline de base ». L'étude de la parenté, c'est-à-dire des relations existant entre les individus d'un groupe permet d'observer le mouvement de l'organisation sociale, la faculté et la possibilité d'adaptation des sociétés humaines considérées. Les règles de mariage et de résidence, par exemple, influent sur la mobilité des hommes, les migrations, les circuits économiques (dot ou prix de la fiancée, interdits d'alliances, mariages préférentiels...). Les rapports parents-enfants (les derniers devant prendre soin des premiers), la notion de transmission des biens et des statuts, les stratégies culturelles, la répartition et l'utilisation des terres influent sur l'organisation villageoise.

L'ethnologie considère tous les domaines de la culture envisagée et ne doit rien rejeter de ce qui est observable, y compris la périphérie du domaine envisagé de prime abord. Les détails anodins sont parfois extrêmement révélateurs. L'observation de l'orientation des différentes parties de l'habitation différant selon le clan d'appartenance a ainsi permis à L. BERNOT de décrypter l'organisation sociale complexe des Cak de Birmanie et leurs relations interethniques.

Nous précisons qu'il ne s'agit nullement ici de faire l'apologie de notre discipline ni de montrer en quoi elle pourrait apparaître plus pertinente. Bien au contraire nous rappelons que nous parlons ici d'une démarche ethnographique avec des outils issus de l'ethnologie dans un contexte de recherche appliquée mais, si nous connaissons peu ou prou les outils utilisés par le type d'agronomie concernée, en revanche nous nous sommes heurtés bien souvent à une méconnaissance de nos propres outils de travail de la part de nos *alter-ego* agraires...

CONCLUSION

Ce travail a donné suite à l'organisation du *Franco-Thai Workshop on Natural Rubber « Tapping Practices on Smallholdings in Southern Thailand »* et à la mise en place d'expérimentations en milieu villageois. La méthode d'enquête s'est avérée exigeante de son personnel humain, difficile et parfois douloureuse, mais les résultats montrent le bien-fondé de son emploi, novateur en certains de ses aspects. D'un point de vue d'ethnologue, l'ampleur inhabituelle de l'enquête a permis l'émergence de certains traits fondamentaux de la région étudiée qui n'auraient pu apparaître sans cela ou tout au moins beaucoup plus difficilement par rapport aux laboratoires ethnographiques classiques plus restreints. Mais ces traits fondamentaux qui sont mieux ressortis grâce au type d'enquête agronomique, notamment par l'usage de questionnaires à "grand rayon d'action", se seraient, dans le cas de cette enquête, révélés à l'image d'une épave prometteuse au fond de la mer dont on aperçoit les contours sans les atteindre si une enquête approfondie de type ethnographique n'avait été entreprise parallèlement.

En résumé, dans ce cadre particulier, les structures et les écueils ont émergé plus rapidement dans un laboratoire élargi grâce à la combinaison des outils des deux disciplines. L'édification d'une telle méthode, si cela en est une, a donc demandé à chacune l'amputation ou la greffe de certaines de ses parties pour l'émergence de nouveaux outils adaptés aux contraintes réciproques de chacune et du contexte de l'aire d'étude. L'enquête est un peu à l'image des hévéas, les "arbres qui pleurent", qui de seedlings monumentaux et rustiques se transforment en clones fragiles mais prometteurs, réalisant ainsi non seulement théoriquement mais pratiquement une interdisciplinarité conviviale et motivée.

BIBLIOGRAPHIE

- ANNANDALE N., ROBINSON H. C.**, 1903. Fasciculi Malayenses : Anthropological and zoological results of an expedition to Perak and the Siamese Malay states, 1901-1902. *Londres : University Press of Liverpool.*
- BEDU L., MARTIN C., et. al.**, 1987. Appui pédagogique à l'analyse du milieu rural dans une perspective de développement. *Montpellier : CIRAD-DSA, (Collection Documents Systèmes Agraires, 8), 191 p.*
- BERNOT L.**, 1967. Les Cak.. Contribution à l'étude ethnologique d'une population de langue loi. *Paris : CNRS. (Coll. CEDRAMES), 268 p. + VIII pl. photo.*
- BESSONI., LE ROUX P., IVANOFF J., LA SERVE M., BAMROONGRUGSA N.**, 1990. Balancing the Diverse Production Systems of Rubber Smallholders with National Objectives. *In : 1990 Annual Research conference. Expert's presentation. Annual technical conference. Chon Buri (Thailand), 23-27 April, Bangkok, Department of Agriculture, 20 p.*
- BOURGEOT A.**, 1982. Pasteurs nomades et projets de développement. *In : Les cahiers de la formation professionnelle à la recherche en milieu rural des régions chaudes, tome 3-1, Montpellier : CIRAD-DSA.*
- BRUNEAU M.**, 1987. La minorité musulmane malaise du sud de la Thaïlande. Analyse géopolitique. *In : B. Kœchlin, F. Sigaut, J. M. C. Thomas, G. Toffin (eds) : De la voute céleste au terroir, du jardin au foyer, mosaïque sociographique. Hommage à Lucien Bernot, Paris, Ed. de l'EHESS, 762 p.*
- CONDOMINAS G.**, 1957. Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gôo. *Paris : Mercure de France, (réed. 1974), 495 p.*
- CONDOMINAS G.**, 1977. Pour une définition anthropologique du concept d'espace social. *In : Espace Social et analyse des sociétés en Asie du Sud-Est, ASEM I (VIII, 2).*
- CONDOMINAS G.**, 1976. Essai sur l'évolution des systèmes politiques thaïs. *In : Ethnos, (41), pp. 7-67.*
- CONDOMINAS G.**, 1978. L'Asie du Sud-Est. *In : J. Poirier (ed.) : Ethnologie Régionale II, Asie-Amérique-Mascaraïnes. Paris, Gallimard, («Encyclopédie de la Pléiade», XLII), 2076 p.*
- CONDOMINAS G.**, 1980. L'Espace social. A propos de l'Asie du sud-est. *Paris : Flammarion, («Sciences»), 539 p.*
- CORNISH R. A.**, 1989. Relations between Malay Rubber Producers and Thai Government Officials in a Development Project in Southern Thailand. *Canberra : The Australian National University (PhD), inédit, 188 p., multigr.*
- CUISINIER J.**, 1936. Danses magiques de Kelantan. *Paris : Institut d'Ethnologie, Université de Paris, (Travaux et Mémoires, XXII), 206 p., pl. photo.*
- DEFFONTAINES J. P., PETIT M.**, 1985. Comment étudier les exploitations agricoles d'une région ? Présentation d'un ensemble méthodologique. *Versailles : INRA-SAD, 47 p.*
- FOX R.**, 1966. Anthropologie de la parenté. Une analyse de la consanguinité et de l'alliance. *Paris : Gallimard, 298 p.*
- FRASER T. M.**, 1960. Rusembilan : A Malay Fishing Village in Southern Thailand, Ithaca, New York : Cornell University Press, 281 p.
- HAUDRICOURT A. G.**, 1985. A propos de l'ethnoscience. *In : Serge Bahuchet, Les Pygmées Aka et la forêt centrafricaine ; Paris : SELAF, (Ethnoscience, 1), 638 p.*
- HAUDRICOURT A. G., DIBIE P.**, 1987. Les pieds sur terre. *Paris : Ed. A.-M. Métailié (Traversées), 192 p.*
- IVANOFF J., LE ROUX P.**, 1989. Ethnology : a global approach in farming system ; Proceedings of the Franco-Thai Workshop on Natural Rubber «Tapping Practices on Smallholdings in Southern Thailand». *Hat Yai/Patani, Prince of Songkla University, Songkla Rubber Research Center, CEDRASEMI, IRCA, pp. 51-73.*
- JOUVE P.**, 1985. L'analyse agronomique de situations culturelles. *Montpellier : CIRAD-DSA.*
- JOUVE P.**, 1988. Quelques réflexions sur la spécificité et l'identification des systèmes agraires. *In : Les Cahiers de la Recherche Développement, 20.*
- JOUVE P., MERCOIRET M. R.**, 1987. La recherche développement : une démarche pour mettre les recherches sur les systèmes de production au service du développement rural. *In : Les Cahiers de la recherche développement, 16.*

- LA SERVE (de) M.**, 1988. Rapport de mission en Thaïlande. Octobre 1988. Paris : IRCA, 16 p., multigr.
- LE ROUX P., IVANOFF J. (éd.)**, 1991. Identités Sud... Regard sur trois minorités de Thaïlande. Patani : PSU/ECASE (Carnets du SERIA, 1), 100 p.
- LE ROUX P., IVANOFF J.**, 1989. Peasants relationships systems in Southern Thailand ; Proceedings of the Franco-Thai Workshop on Natural Rubber « Tapping Practices on Smallholdings in Southern Thailand ». Hat Yai/ Patani, Prince of Songkla University, Songkla Rubber Research Center, CEDRASEMI, IRCA.
- LE ROUX P., IVANOFF J., BESSON I., BAMROONGRUGSA N.**, 1991. The Golden Forest. Report of an Antropological and Technical Survey on Rubber Plantations in Southern Thailand. Patani : PSU-IRCA-CEDRASEMI, 3 vol., 689 p.
- MAUSS M.**, 1947. Manuel d'ethnographie. Paris : Payot, (Petite bibliothèque Payot, 102), réed. 1967, 262 p.
- MAUSS M.**, 1950. Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. (L'année sociologique, 1923-24). In : Sociologie et anthropologie, Paris : PUF.
- MAZOYER M.**, 1987. Rapport de synthèse provisoire au comité par son président. Paris, Colloque dynamique des systèmes agraires, GRET/DSA, multigr.
- MORGAN J. (de)**, 1886. Exploration dans la presqu'île malaise (royaumes de Péraek et de Patani). Paris : Imprimerie Générale A. Lahure, 145 p.
- PELRAS C.**, 1977. Culture, ethnie, espace social : quelques réflexions autour du cas Bugis. ASEM (VIII, 2), pp. 57-79.
- PILLOT D.**, 1987. Recherche-développement et farming systems research, vol 1, « Concepts, approches et méthodes ». Paris : GRET, 41 p.
- SPEIRS A. J.**, 1973-74. Towards an understanding of rubber smallholders in Thailand. Hat Yai : Rubber research centre, 21, 47 p. et 42, 30 p.

Ethno-Agronomy or Agro-Ethnology? Reflections on a study of village plantations of hevea in South-East Thailand.— P. LE ROUX and J. IVANOFF.

The authors have tried to identify the real life unit of Jawi (Malay-Muslims) hevea growers involved in interwoven networks in wide areas - the Thai State and Malay culture make up an "interlocking" unit. They have used conceptual tools taken from two disciplines - ethnology and agro-economy - and have tried to define one in relation to the other and to perceive their essential differences. Thus an analytical method made up empirically by the combining of the methods and objectives of these disciplines has been developed in the field.

Key words: Agronomy, ethnology, research, method, village, hevea, peasant dialogue, researcher, Thailand.

Etno-Agronomía o Agro-Etnología? Reflexiones sobre una encuesta en las plantaciones de hule de Tailandia del sur-este.— P. LE ROUX y J. IVANOFF

Los autores buscaron identificar la unidad real de vida de los productores de hule Jawin (malais-musulmanes), involucrados en redes incluidas en conjuntos amplios: El estado tailandés y la cultura malasia forman una unidad «encajada». Utilizaron herramientas provenientes de las dos disciplinas; etnología y agro-economía, tratando de definir las una en comparación con la otra y de percibir las diferencias más esenciales. En el mismo terreno se elaboró un método de análisis empírico, fruto de la fusión entre los métodos y objetivos de estas dos disciplinas.

Palabras clave: Agronomía, etnología, investigación, método, pueblo, hule, diálogo campesino investigador, Tailandia.